

Staccato transatlantique

(chant du passage à l'heure d'aimer)

*“ Tu dis bonjour, tu dis au revoir mais
tu n'as pas encore dit adieu,
le seul adieu que tu n'oublies pas c'est
celui de ton grand-père qui chante...”
Lucien Suel, “ Mort d'un jardinier ”*



La mémoire immigrée hante les cales des navires, pleines d'Afrique ou de sanglots génois. Cap au sud, la porca miseria gonflera nos voiles comme des outres. Et nous suivrons la Croix du Sud, nous prions la Bonne Espérance.

Les bourreaux de la faim l'ont tracée dans la cendre avant de se saborder.

Le premier s'est étouffé en mangeant son baillon de mensonges
Le second s'est vidé le cerveau avec l'aiguille creuse à coudre le repentir

Le troisième est mort ébouillanté par le dégoût de soi
Le quatrième a monté l'escalier de l'avenir et n'a pas trouvé la clef sous le paillason

Le cinquième, le cinquième, le cinquième
a compté –une, deux, trois, quatre–
les dents du râteau à écrire les portées et s'est fait mordre à mort car
les portées ont des dents de requins, en épis acérés.

Mais de quelle mémoire s'engrossa la portée ?

Qu'en savent-ils, les musiciens, des pattes crépitantes des phalènes
sur les cinq lignes du destin et de l'ange assoupi sur le pentagramme,
caché dans les plis du bandonéon ?

Tango moqueur, milonga rouée, illusions perdues, c'est tout un.
Le bois de l'archet épouse le cheval à tout crin, rythme de suint, suie
de Lodz, cohorte des hurlements bleus, nuit d'éther, staccato hennissant
longuement le courage des pierres sous l'étincelle des sabots et
la bravoure des tambours près des feux. Le vent embrase la pampa,
le candombe féconde le rio, la guitare raccommode un air indien : c'est
tout un.

Il se pourrait que l'ordre du monde méprise assez la musique elle-même
pour armer des galères numériques à faire chanter la bourse
et danser le fox-trot au stock exchange. Il se peut que le monde, au
réveil, pousse des rots de condottiere

Il aime l'ordre des valse rances, le monde,
la griserie des fins de siècle au regard de poisson mort.
Les pruriches dans leurs cages dorées piaillent l'insignifiance des
repus

Les tablatures de la mode grillagent leurs pauvres yeux cernés
Au fichier “ texte en cours ”, tapez vite : “ annuler ! ”
Puis choisir : “ backforward ”, le pas de deux du boxeur et de la balle-
rine, conte de cuir et de satin, Oh, my satin doll ! Che, muñeca brava !



L'espoir est un vieux talmudiste aviné
Plein d'ironie et de mots charnus dont il épand la poussière pour les
siècles des siècles sur la place du shtettel où croissent des silènes.
Personne ne le croit
pas plus que lorsqu'il bat des ailes
les mains bien enfoncées dans les pans de son caftan, on ne s'aperçoit
qu'il vole

Plus haut que le condor
plus loin que l'aube tendre au duvet d'alouettes, plus sage que le
désert lui-même dans son manteau de pierres.

L'espoir est un tango yiddish aux yeux clairs
une belle épouse ceinte de vérité
une foudre nacrée sous les doigts du bandonéoniste
la mémoire de la portée
un sourire de loukoum sur la face extasiée d'un derviche tourneur
et des mouchoirs sur la jetée

un roulis de chorale enfantine sur la Place de Mai.
Lodz, Florida, Alexanderplatz, Nuevo Chicago, Beyrouth, Corrientes
y Esmeralda, Erevan et Odessa... Bienvenue à bord, ancêtres aux
yeux aigus, bienvenue dans nos crânes ventés !

La mémoire immigrée hante les rues de Buenos Aires et de Paname
L'océan labouré par les sanglots des émigrants clame dans le roulis
leurs ongles noirs d'une terre tant promise et autant redoutée
Grattée jusqu'à l'effacement de soi.

A l'aube, ils guetteront toujours le chant de l'horloge imparfaite
Elle sonne n'importe quand n'importe comment

A la demi de l'heure

A la moitié des pleurs

Aux trois-quarts du bonheur

Elle sonne de toutes ses aiguilles

Où glissent les voix rouillées

De nos aïeux enchevêtrés.

Elle sonne l'heure absurde et les saisons pétrifiées,

La folie vive, le ciel des amants, le miel des mots

A la moitié des pleurs

Aux trois-quarts du bonheur

Aux racines du temps éperdu

Et la musique de ses aiguilles enchante les sirènes elles-mêmes.

Ecume est la petite milonga qui meurt à l'instant d'exister, chant du
passage à l'heure d'aimer, tendre poussière d'éternité. Siempre, siem-
pre.

Jean-Luc Thomas

Photos Dirección Nacional de Migraciones